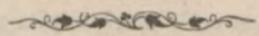




NÉCROLOGIE.

(Extrait de l'*Espérance*, du 7 janvier 1837.)



516

Monsieur le Rédacteur,

Vous venez d'annoncer la mort d'un *des valeureux enfants de notre Lorraine, le brave général Gérard*, né à Nancy en 1786 et décédé à sa terre d'Orme-Guignard (Loir-et-Cher), le 22 décembre 1836.

Si le général Gérard ne se recommandait que par la valeur militaire, il n'y aurait peut-être pas lieu de faire pour lui un article nécrologique spécial. Le courage militaire, comme on l'a dit de l'esprit, court les rues dans notre France. Mais Gérard, à la plus brillante valeur, a constamment joint la bonté du cœur, l'aménité des manières, la simplicité, la générosité, le courage civil, bien plus rare et bien plus méritoire que le courage militaire : et c'est pour cela, M. le Rédacteur, que j'ai l'honneur de vous prier d'insérer dans vos colonnes, la notice suivante que mes relations intimes avec le général et sa famille, m'ont mis à même de rendre la plus exacte possible.

François-Antoine-Christophe Gérard, naquit à Nancy en 1786. Peu de jours après son baptême, il fut transporté à Haroué, où résidait sa famille. Il passa dans cette localité les années de son enfance et de son adolescence. Là il puisa, dans les leçons et les exemples de sa digne mère, Mme Gérard, et de sa respectable aïeule, Mme Gabriel, aussi bien que dans les instructions du vénérable abbé Hainaut, cette élévation de sentiments, cette charité, cette politesse, ce

respect pour la religion qu'il montra toute sa vie. Arrivé à l'âge d'environ 18 ans, Gérard, comme un grand nombre de jeunes gens de Haroué, dont plusieurs arrivèrent à des grades élevés, s'engagea comme simple soldat. Il fit les campagnes de 1804 à 1812, sur les côtes de l'Océan, en Autriche, en Prusse et en Pologne, en Autriche de nouveau, en Russie et en Saxe, et il obtint rapidement, par sa bonne conduite, son intelligence, son courage, tous les grades inférieurs jusqu'à celui d'officier. Parmi les traits de valeur du jeune Gérard, on remarque particulièrement celui-ci. Dans la campagne de 1812, à Polosk, Gérard, qui était alors capitaine aide-de camp du général Pouget, aperçoit de l'hésitation dans plusieurs régiments foudroyés par une batterie formidable, qui faisait dans leurs rangs des ravages affreux. Gérard s'empare du fanion rouge du 124^e régiment, se porte rapidement, et de toute la vigueur de son cheval, à plus de cent pas de la ligne française, en face de la terrible batterie qui ne cessait de tirer. Il s'écrie de toutes ses forces : *En avant Français*, lance son chapeau au milieu des artilleurs ennemis, se précipite seul sur l'officier qui les commandait, le tue, et suivi bientôt d'un grand nombre de soldats français, électrisés par son courage, il se rend maître de la batterie. Dans plusieurs combats de la campagne de Russie et dans la déplorable retraite qui la suivit, Gérard fut mis à l'ordre du jour pour son énergie, son amour de la discipline et son courage héroïque. Les champs de la Saxe et ceux de France le retrouvèrent au poste d'honneur en 1815. Il se distingua à Mormand, à Nogent, etc.

Mais un de ses plus grands titres à l'admiration, c'est sa défense de Soissons, en 1814. L'Empereur Napoléon désirant couvrir la capitale et arrêter la marche de l'ennemi sur Paris, avait, dans une longue conférence, donné ses instructions à Gérard, alors chef de bataillon, l'avait nommé colonel et commandant de Soissons, l'avait investi des plus grands pouvoirs et chargé de défendre la place, qui n'avait pour garnison qu'environ 5,000 hommes de différents corps et dont beaucoup étaient malades. Gérard, après avoir promis à l'Empereur de se faire plutôt tuer que de rendre la place à l'ennemi, va s'enfermer dans Soissons, dont les remparts étaient dans le plus triste état de délabrement. Attaqué bientôt par le corps d'armée de Bulof, fort de plus de vingt mille hommes et pourvu d'une nombreuse artillerie, Gérard, qui a su inspirer à sa petite troupe le plus admirable héroïsme, se

multiplie avec ses hommes, fait face à l'ennemi qui attaque la place de tous côtés, se défend avec le courage d'un lion, pendant neuf jours de tranchée ouverte, tue plus de mille hommes à Bulof et répond aux parlementaires que celui-ci lui envoie : *Je n'aurai de correspondance avec votre chef qu'à coups de canon.* Gérard, continue à défendre la ville dont le siège est converti en blocus. Pas un ennemi n'y entre, et il ne remet la place qu'aux autorités françaises, lorsqu'il a appris l'abdication de Napoléon et l'avènement au trône de Louis XVIII.

Mais voici, ce me semble, quelque chose de bien beau, un superbe exemple de ce courage civil dont je parlais en commençant cette lettre. Gérard, dans le mois de mars 1815, Gérard sur l'honneur et la fidélité duquel le gouvernement royal, qui l'avait cependant négligé, sait qu'il peut compter, est appelé par le roi et le ministre de la guerre Clarke, au commandement de toutes les forces réunies à Sens pour s'opposer à la marche de Napoléon sur Paris. Gérard, après avoir juré fidélité au roi, se rend à Sens, rassemble les troupes et la garde nationale, leur adresse des paroles énergiques pour les engager à faire leur devoir. On ne répond à son allocution que par un immense cri de *vive l'Empereur ! vive Napoléon !* on lui déclare qu'il est prisonnier, et on le retient captif jusqu'à l'arrivée à Sens de l'Empereur, à qui on le conduit et qui le reçoit avec les plus grandes démonstrations d'estime et d'affection. *Brave colonel Gérard, défenseur intrépide de Soissons, oh que je suis content de vous voir ! Vous êtes des nôtres, j'espère, vous allez marcher avec nous. — Non, Sire,* répond Gérard, *j'ai été envoyé ici pour m'opposer à votre marche, j'ai été abandonné de toutes mes troupes qui couraient au devant de vous. Avant de quitter Paris, j'ai juré fidélité au roi. Vous connaissez, Sire, mon admiration et mon affection pour votre personne, mais il est quelque chose qui domine en moi ces deux sentiments, c'est l'honneur, c'est la fidélité à la foi jurée. Je suis votre prisonnier — Non,* s'écrie l'Empereur, *vous êtes libre, mais j'espère pouvoir compter sur vous si le territoire est encore menacé.* Gérard s'incline, se retire, court vers Paris pour rendre compte de sa mission; mais déjà le roi avait quitté la capitale.

Peu de mois après, la coalition se présenta en arme, pour combattre de nouveau et envahir la France. Gérard crut alors pouvoir et devoir (mais alors seulement), accepter de nouveau

le commandement de Soissons, et il ne rendit la place que le 4 août 1815, aux autorités françaises.

Après le grand désastre de Waterloo, la Restauration eut le grave tort de laisser dans l'oubli le brave officier qui demeura six ans en demi-solde à Nancy, où il s'était retiré, et où le général Villatte lui donna la présidence d'un conseil de guerre, et le commandement des nombreux officiers à demi-solde que cette ville renfermait.

En 1821, Mgr le duc d'Angoulême, qui le distinguait d'une manière particulière, le fit nommer chevalier de Saint-Louis, et lui obtint le commandement du 43^e régiment.

En 1825, il fut envoyé à Lille, pour organiser et commander le 64^e. Il eut encore, de la part du gouvernement, d'autres missions de confiance pour l'organisation de l'armée.

En 1829, le ministre de la guerre l'envoya en Morée, pour organiser l'armée grecque, ainsi que l'avait demandé le maréchal Maison, qui avait obtenu que les troupes hellènes seraient formées et dirigées par un officier supérieur français. La politique russe du comte Jean Capo d'Istria, président de la Grèce, rendit cette mission fort difficile, surtout après la révolution de Juillet. Gérard cependant ne se découragea pas, et les honorables approbations, les encouragements, que ne cessèrent de lui donner le ministre de la guerre (maréchal Soult), et les lieutenants-généraux Schneider et Guéhéneuc, qui commandèrent successivement l'armée française d'occupation, lui donnèrent la patience de rester à son poste, même après l'assassinat du comte Capo d'Istria. Mais ne pouvant plus marcher avec Augustin d'Istria, successeur de son frère et encore plus que lui, partisan de la Russie, le brave colonel demanda de rentrer en France en 1832, ce qui lui fut accordé.

Immédiatement après son retour, le maréchal Soult lui fait faire la campagne d'Anvers. En 1835, il lui confère le grade de maréchal-de-camp, et pour l'employer aussitôt il l'envoie en Belgique, qu'il regarde comme l'avant-garde de la France. Le général Gérard y commande une brigade pendant six ans et demi. Ce temps, m'a souvent répété le bon général ainsi que Mme Gérard, a été le plus beau de notre vie, à cause de la bienveillance que nous témoigna constamment le sage roi Léopold ; de même que le plus triste, le plus désagréable a été notre séjour en Grèce, à cause des tracasseries continuelles que nous suscitèrent les Capo d'Istria et les autres autorités grecques. Je viens de nommer Mme Gérard.

Qu'il me soit permis de payer ici un tribut d'hommages et de respectueuse affection à cette admirable femme, à cet ange de piété, de charité, de douceur qui dès son mariage, vers 1825, fut la compagne fidèle, l'amie, la consolatrice du bon général, qui ne le quitta pas d'un pas, qui, partout où son mari fut employé, fut elle-même le modèle des épouses, la providence des pauvres et des infirmes, l'ornement et l'amour de la société.

En 1859, la paix étant signée avec la Hollande, le général Gérard revint en France et fut envoyé à Rouen, et il commanda le département de la Seine-Inférieure sous les lieutenants-généraux baron Teste, comte d'Audenarde, comte de Castellane. En mars 1848, il eut l'intérim de la division jusqu'à l'arrivée du général Ordener, sous le commandement duquel eurent lieu les affaires d'avril à Rouen. Chacun connaît l'admirable conduite de Gérard dans ces circonstances critiques, le sang froid, l'énergie, la prudence et l'humanité qu'il apporta dans la répression de l'émeute formidable qui s'était organisée dans cette ville et qu'il comprima avec la plus grande rapidité. Après cet acte de vigueur qui sauva la ville du pillage et rendit à la population toute sécurité, Gérard fut élevé au grade de général de division. Envoyé à Nantes pour commander en chef la 14^e division militaire, cette ville, qui était menacée de troubles graves, reprit toute confiance à l'arrivée du brave Gérard, qui avec les plus sages précautions pour arrêter tout désordre atteignit parfaitement son but. Dans un voyage que je fis en Bretagne pour aller voir mon cher général, combien de fois n'ai-je pas entendu des gens de toutes les classes me répéter : *Depuis que nous avons avec nous le brave général Gérard, nous ne craignons plus l'émeute, nous vivons, nous travaillons, nous dormons tranquillement.* Gérard était adoré à Nantes ainsi que sa digne épouse. Mais le général sentait déjà les premières atteintes des douleurs qui éprouvèrent les dernières années de sa vie. Il allait d'ailleurs atteindre la limite d'âge. Il demanda sa retraite et après avoir reçu les adieux les plus touchants des Nantais qui voulurent avoir son buste en marbre dans la salle de la mairie, il vint fixer son dernier domicile dans sa terre et son château d'Orme-Guignard (Loir-et-Cher), en juillet 1851. Le lieutenant-général Gérard était criblé de blessures reçues uniquement dans les combats contre les ennemis de la France. Une chose digne de la plus grande admiration, c'est que cet

homme si brave ne se battit jamais en duel. Il avait le duel en horreur et le regardait non seulement comme un préjugé barbare, mais comme un crime digne de punition. Le général Gérard était grand-officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, commandeur de l'ordre de Léopold de Belgique, commandeur de l'ordre grec du Sauveur.

Retiré dans sa terre, le bon général (car c'est ainsi et à juste titre que tout le monde l'appelait), le bon général, au milieu des campagnards de la Beauce, se montra bienveillant, affectueux, charitable. Il rendit à tous ceux qui recoururent à lui tous les services qui dépendaient de lui. Il fut le modèle de sa famille comme il en était la gloire. Ses parents de Lorraine et les enfants de ses compatriotes trouvèrent toujours en lui aide, soutien et protection. Le cher général aimait tant son pays et surtout Haroué, où il avait été élevé, que pendant mon séjour à sa campagne, tous les ans il fallait que je prisse les maisons du village l'une après l'autre pour lui donner des nouvelles des familles qui les habitaient. Il a conservé dans notre Lorraine, et il a eu partout où il a résidé, des amis bien chauds dont plusieurs venaient, chaque année, à Orme-Guignard jouir de sa douce et amicale hospitalité, au milieu d'une famille aussi bonne, affectueuse et attentive pour lui, qu'elle était aimable pour ses hôtes.

Le bon général a toujours été foncièrement religieux. Jamais il ne s'est lancé dans les hasards des combats (me dit-il souvent) sans avoir invoqué *Notre-Dame de Sion* et son divin Fils. Il était très-dévoit à la sainte Vierge, et il reconnaît avoir été préservé par elle d'une foule de dangers, et il ne manqua jamais, dans ses voyages en Lorraine, de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Sion. Dans le courant du mois dernier, je reçus de lui une lettre pressante, conçue en ces termes : « Mon bon ami, je suis bien mal ; j'ai besoin de vous comme ami et comme prêtre. Je vous attends. » Deux heures après j'étais en wagon, et le lendemain j'étais près de mon excellent compatriote, bien malade, sans doute, mais, comme à son ordinaire, plein d'affabilité et surtout supportant les douleurs de la maladie avec beaucoup de patience. Le bon général ne tarda pas à faire ses dispositions dernières et à mettre ordre aux affaires de sa conscience. Il reçut, plusieurs fois avant sa mort, la sainte communion et avec une piété angélique. Lorsqu'on lui administra les derniers sacrements, il édifia et toucha les nombreux assistants à

cette cérémonie par les excellentes paroles qu'il leur adressa. Et après cinq heures d'un repos paisible, il expira doucement et sans agonie, et, pour me servir des propres expressions de sa sainte femme, *il s'endormit dans le Seigneur comme un enfant bercé par la sainte Vierge.*

Le pieux général, avant sa mort, avait réglé les bonnes œuvres et les legs pieux et charitables qu'il désirait qu'on fit à son intention, surtout la fondation d'une école de filles et l'établissement d'une Sœur pour les malades. Il avait désiré être porté à sa dernière demeure par des militaires. Le commandant de la petite garnison de Châteaudun envoya cent cinquante hommes à Orme-Guignard, et les honneurs religieux et militaires furent rendus à ce nouveau Bayard sans peur et sans reproche, au milieu des sanglots de toute la population du village et des environs.

Adieu, cher Gérard. Au revoir au ciel, héros chrétien. Et sur cette terre, tant que Dieu me laissera des forces, j'irai tous les ans prier et pleurer sur votre tombe. J'irai m'entretenir de vous avec votre sainte femme, avec votre digne belle-sœur et vos pieuses nièces, dans ce château où tout rappelle votre souvenir, dans ce parc que vous aimiez tant à embellir et qui est encore plein des douces et intéressantes conversations dont cet article est l'écho fidèle. Adieu, mon ami, au revoir.

Daignez agréer, Monsieur le Rédacteur, etc.

BOURGEOIS,

Chan. de Nancy, natif de Haroué.

Nancy, 6 janvier 1857.